

Musée d'art et d'histoire du Judaïsme

Livres Vivants

Dimanche 11 novembre 2012 à 11 h

Une jeunesse à Constantine Avec **Josy Adida-Goldberg**



Josy Adida-Goldberg est née à Constantine en 1929. Issue de la bourgeoisie juive, elle vit avec sa famille dans le quartier européen. Son bisafeul Salomon, originaire de Tétouan, a créé l'école du Talmud Torah en 1912. Josy enseigne les lettres et pratique le théâtre. Lors de cette rencontre, elle évoquera, comme dans son livre *Les Deux Pères* (2008), la vie à Constantine, le déroulement des fêtes juives, ses amitiés avec des hommes de lettres, tels que Francis Ponge ou Emmanuel Roblès, mais aussi le pogrom de 1934, la montée des lois antijuives, l'abrogation du décret Crémieux et les premiers attentats de la guerre d'Algérie.

Entrée libre sur reservations@mahj.org ou 01 53 01 86 48

MAHJ Médiathèque 71, rue Temple 75003 Paris Métro : Hôtel de ville ou Rambuteau



Une Jeunesse à Constantine

Conférence donnée le dimanche 11 novembre 2012

Par Josy ADIDA-GOLDBERG

Au Musée d'art et d'histoire du Judaïsme - Dans le cadre de Livres Vivants

Présentation du livre « Les deux pères »



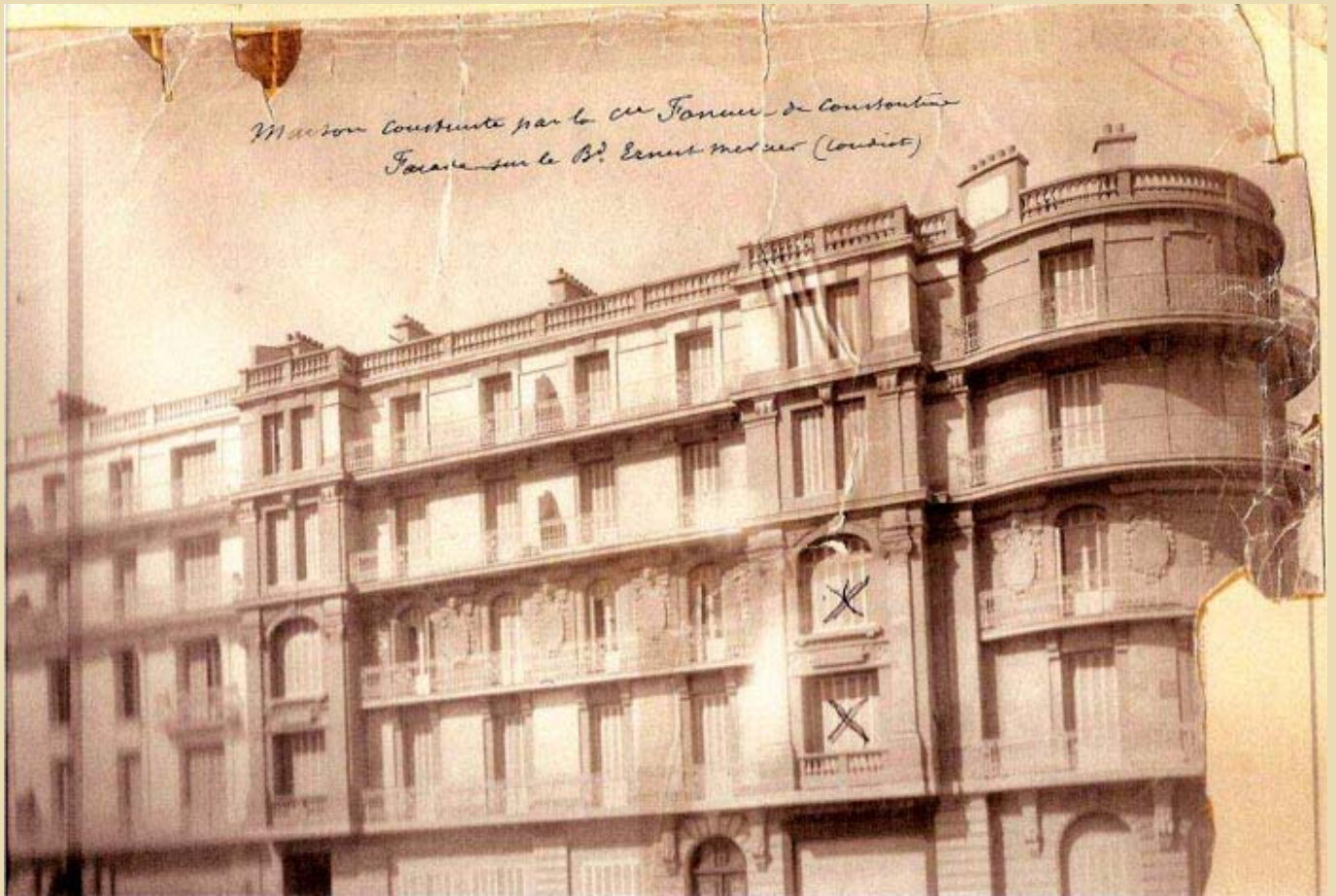
Bonjour à tous. Je vous remercie d'être venus si nombreux pour me soutenir. Je demanderai une grande indulgence pour mes 83 ans. En effet, j'ai depuis quelque temps une difficulté d'élocution, aussi je lirai le plus souvent mon texte. Veuillez m'en excuser.

Par ailleurs, ne soyez pas surpris de la présence à mes côtés de mon compagnon, Rolland DOUKHAN. Il pourra

vous décrire un Constantine que je ne connais pas du tout et que j'ai ignoré dans mon livre "Les deux pères"

Je suis née à Constantine le 22 février 1929. Cette année-là, le 15 décembre, mon père décédait. J'allais donc avoir dix mois à peine.

Ma famille appartenait à la bourgeoisie juive. Nous habitions tous au COUDIAT, quartier européen, s'il en est, dans trois immeubles achetés par mon oncle Léon et mon grand-père Moïse ADIDA.



Immeubles du Coudiat

Il y avait en fait, trois immeubles mitoyens, de six étages, en pierre de taille, en rotonde, avec des façades ornées d'encorbellements et de rosaces. Les balcons étaient en fer forgé ciselé. L'ensemble était surmonté d'une terrasse monumentale, bordée d'une balustrade en pierre.

Ma mère et mon père étaient cousins germains.

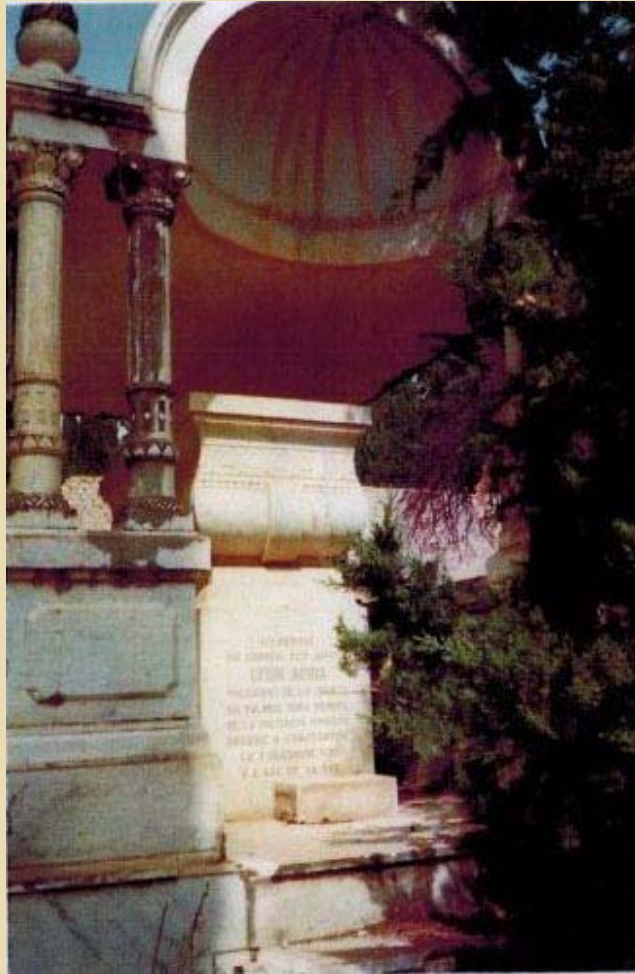


Voyage en Italie de MERY COHEN ET LOMON ADIDA (Ma mère et mon père) en février 1928

C'était le 2ème voyage qu'ils faisaient en Italie, et que Maman avait qualifié de paradisiaque dans une lettre adressée à sa sœur Laetitia. Elle me disait souvent : « J'ai eu en trois ans ce que beaucoup n'auront jamais. » Mais dès la mort de mon père, et je n'ai jamais compris pourquoi, nous avons été très vite, Maman et moi, marginalisées au sein de la famille. Toute ma prime enfance a été marquée par les visites au cimetière.



Chemin Léon Adida qui menait à son mausolée



Mausolée de Léon Adida en 1962



Mausolée vandalisé en 1987

Devant le mausolée, la sépulture de Salomon Adida, elle aussi vandalisée.



La tombe de mon père Lomond Adida

Sur la sépulture, l'inscription « Son soleil s'est couché avant la fin du jour »

Nous allions au cimetière dans la Torpédo de Grand-père, conduite par Bachir, chauffeur en livrée.



La Torpédo de mon grand-père Moïse ADIDA

(De gauche à droite : Jean, Dolly, Josy ADIDA et Hélyette GOZLAN). Au fond, les immeubles du Coudiat.

Mon père avait trente-quatre ans à sa mort, et ma mère en avait vingt-six. Du plus loin que je me souvienne, je me revois hantant le cimetière juif tous les jeudis et les dimanches avec maman, toute voilée de noir. Elle restait des heures, assise sur un banc à côté de la tombe et me demandait d'embrasser mon papa qui ne se réveillerait jamais plus, me disait-elle.

Moi, par un besoin dont j'ignorais qu'il était morbide, j'exigeais de ma mère qu'elle me racontât à maintes reprises, les circonstances des dernières heures de la vie de mon père. Je citerai un passage de mon livre dans lequel c'est maman qui parle :

« C'était en décembre 1929. Tu avais dix mois. Nous étions partis en voyage à Paris, ton papa et moi, te confiant aux bons soins de ta grand-mère maternelle Rachel. Ton père pensait avoir des calculs dans la vésicule. Il était très peureux et dès notre arrivée, il avait consulté, sur les conseils de son jeune frère Bob, étudiant en médecine, un chirurgien renommé, le professeur Gosset qui décida de l'opérer. Son autre frère, ton oncle Ange, déjà biologiste, était farouchement opposé à cette opération. (...)

Ange et Bob y ont assisté. Lorsque le professeur Gosset a ouvert, les organes étaient noyés dans la graisse. Il eut du mal à trouver la vésicule. Il dit alors : — Regardez, les frères, la vésicule est parfaitement saine.

Au passage, l'appendice a été enlevé et la plaie refermée. Ton père a fait une congestion pulmonaire postopératoire. Avant de mourir, il s'est débattu, s'est jeté à terre en criant : « Les cancre, ils m'ont mis là, il faut qu'ils m'en sortent. »

J'ai conservé, comme un curieux lien filial, le discours prononcé à sa mort par le grand rabbin Sidi Fredj Halimi. Mon père, excellent violoniste avait créé l'orchestre du "Cercle du Progrès", dans lequel jouaient la plupart des musiciens de la ville. Aussi, pour son enterrement, cet orchestre interpréta la marche funèbre de Chopin pour l'accompagner jusqu'au cimetière. La présence de mon père m'a toujours manqué, si bien, que je l'ai toujours recherché dans les hommes mûrs que j'ai aimés et je n'ai jamais pu écouter la sonate funèbre de Chopin sans pleurer.

Cette image de la mort, dans la tête de la petite Josy que j'étais, je l'ai retranscrite dans mon livre. Lorsque je me relis, je m'aperçois à quel point la rigoureuse tradition de la religion juive dans les rituels de la mort, m'avait terriblement choquée. Durant sept longues années, chaque mois de décembre, on célébrait à la maison l'anniversaire de la mort de mon père. Je me permets à ce sujet de vous citer encore un passage de mon livre : « Le salon, une nouvelle fois, était vidé de ses meubles. Des tréteaux, recouverts de nappes blanches, damassées, étaient dressés depuis la veille. Coiffés d'un turban, les prieurs et les rabbins arrivaient tôt le matin, vêtus du costume oriental : caftan foncé recouvrant des culottes bouffantes, resserrées au-dessous des genoux par de longs bas blancs. Ma grand-mère Rachel servait et resservait des cafés noirs et des galettes salées. Les pâtisseries sucrées étaient proscrites en signe de deuil.

Commençaient alors les psalmodies lancinantes entrecoupées de rires et d'allées et venues vers les toilettes. Il m'arrivait de croiser dans le couloir un des prieurs, un aveugle au regard effrayant d'orbite vide, et que ma grand-mère guidait. »

Je m'avise aujourd'hui que c'est certainement depuis ces instants-là que date mon rejet des prieurs et des rabbins. Ce rejet ne s'est d'ailleurs jamais démenti et il a forgé quelque part mon caractère, puisque, parvenue à l'âge adulte, lorsqu'il m'a fallu mettre en terre ma mère et mon mari, j'ai opté pour un enterrement laïque sans rabbin, quelles qu'aient pu être les convictions de mes défunts à cet égard.

Depuis, travaillée par les images du rituel que la famille avait imposées à ma mère pour la mort de mon père, beaucoup de questions tournent en moi, éveillant une angoisse métaphysique : ma mère aurait-elle souhaité être enterrée selon le rite de la tradition juive, le visage recouvert ? Avais-je eu le droit de décider pour elle, selon mes

propres convictions ?

Je ne trouve aucune réponse à toutes ces interrogations. Mais j'ai tout de même le sentiment profond d'avoir transgressé quelque chose de fondamental. Je m'aperçois, en effet, relisant mon livre, qu'il met en évidence toutes les contradictions qui m'habitent concernant une pratique religieuse que je n'ai quasiment jamais observée.

Maintenant, que maman n'est plus là, à 83 ans, je me sens rattrapée par un besoin d'appartenance, donc d'identité, et je pourrais tout aussi bien dire un besoin d'identité, donc d'appartenance. Ce rapport au judaïsme, rapport qui n'a pour moi rien de religieux, m'étonne et m'interpelle quand je songe à l'adolescente qui s'ingéniait à tout prix à se fondre dans la masse de sa génération. D'ailleurs mes principales amies étaient chrétiennes. Et ce n'est pas un hasard, si des années plus tard, j'ai convaincu mon fils Jean de ne pas faire sa bar MITSVA. Pour cela, j'avançais hypocritement l'argument du surcroît de travail dû à l'étude d'une nouvelle langue, l'hébreu, alors qu'il avait déjà suffisamment à faire avec le latin et l'allemand. Lorsque Jean mettait dans la balance l'absence de fête et de cadeaux, je le persuadais qu'il n'était nul besoin de faire sa bar-mitsva pour en avoir. D'ailleurs, quelle nécessité avait-il de posséder en plusieurs exemplaires montres, stylos, portefeuilles ou autres objets de ce genre, ce qui ne manquait jamais d'arriver à l'occasion de ces cérémonies. Jean, grand paresseux devant l'éternel, se laissa convaincre sans aucun regret.

Aujourd'hui, je souffre terriblement et j'éprouve un sentiment de culpabilité pour n'avoir pas voulu transmettre cette culture juive dont je voudrais voir les semences apparaître chez mes petits-enfants. J'aurais tant aimé leur transmettre le flambeau que je m'évertue à présent à faire revivre dans un semblant de rites et de traditions culinaires. C'est, par exemple, la préparation du plateau rituel du seder. C'est aussi l'Haggadah en phonétique que j'ai achetée pour permettre à mon fils Jean et à mon fils Joël de suivre la prière. D'emblée, elle fut considérablement écourtée et symbolisée, et ce, d'un commun accord. En réalité, ces fêtes ne sont pour moi que l'occasion de réunions familiales dont je me sens inexplicablement frustrée. Il m'arrive d'en modifier la date de la célébration pour avoir tous les petits-enfants autour de moi et il en découle alors des situations souvent cocasses.

À la suite d'un rêve étrange où Maman m'apparaissait entouré de rabbins, je me décidai à faire célébrer en France, à la synagogue des Tournelles, le dixième anniversaire de sa mort et de celle de mon mari.

Anniversaires

— A l'occasion du 10^e anniversaire du décès de

Mme Méry Adida,
petite-fille du fondateur de l'école
du Talmud Tora à Constantine, et
de

M. Romain Goldberg,
son gendre, directeur de l'ORT
dans cette ville, un office religieux
sera célébré le 3 décembre à 17 h, à
la synagogue des Tournelles, 23
rue des Tournelles, 75004 Paris.
Les amis qui les ont connus sont
invités à y assister.

Paris, le 25 Novembre 1990

ROMAIN GOLDBERG

Romain Goldberg est décédé à Paris
le 23 novembre dans sa 68^e année.
Originaire de Pologne, licencié en
droit polonais il avait poursuivi en
France des études d'ingénieur et
avait été naturalisé après avoir pas-
sé 5 ans en captivité.

De 1951 à 1961 il a assuré en Algérie
la direction de l'Ort-Constantine.
Après son rapatriement il avait tra-
vaillé comme ingénieur aux Forges
de Strasbourg avant d'être nommé
chef de subdivision au service cons-
tructeur de l'Académie de Paris,
fonction qu'il allait assumer jusqu'à
sa retraite en 1978.

Nous renouvelons à sa femme, Mme
Josiane Goldberg, elle-même origi-
naire de Constantine, à ses deux
enfants, à sa famille, l'expression
de notre amicale sympathie.

Chers Amis,

En 1980, étaient ravis à notre
affection, Madame Méry ADIDA et Monsieur
Romain GOLDBERG, son gendre.

A l'occasion du dixième anni-
versaire de leur mort, un office religieux sera
célébré au Temple des Tournelles, 23 rue des
Tournelles à Paris, 14^{ème}, le 3 Décembre
1990 à 17 heures.

Madame Josiane GOLDBERG,
ses enfants et petits enfants vous prient, vous
qui les avez connus et aimés, d'assister à cet
office du souvenir.

Photocopie de l'annonce parue dans Information Juive

J'établissais ainsi, presque sans le vouloir, un lien avec une communauté que j'avais toujours ignorée.

Bien sûr, dans mon enfance, il y avait les fêtes de Pourim lorsque, avec ma cousine Annie, nous étions autorisées à préparer nous-mêmes notre dinette, servie dans une vaisselle de poupée. Il y avait aussi les fêtes de Pessah, la Pâque juive, chez grand-père avec les oncles, les tantes, les cousins et cousines. Je me souviens de nos fous rires lorsque mon oncle Léon faisait tourner le plateau du Seder au - dessus de nos têtes. Je me souviens aussi, avec nostalgie, des galettes de pain azyme de chez ZARKA, que nous ne retrouvons plus en France aujourd'hui.



Dans mon enfance, il y eut aussi cette terrible journée du 5 août 1934. J'avais cinq ans et demi. •



C'était une torride journée d'été. Nous étions tous réunis chez mon grand-père et BOUCHAREB, l'homme de confiance faisait seul les courses, tant il était dangereux de sortir en ville.

La promenade habituelle en auto avait été supprimée. À l'époque, je ne comprenais pas pourquoi. Aux questions, que nous posions tous, nous les enfants qui étions réunis chez mon grand-père, il n'y avait qu'une seule réponse : "vous êtes trop jeunes pour comprendre."

Autorisés à jouer, nous sentions que nous devions le faire sans bruit. En ce cinq août 1934, des choses m'intriguaient. Que se passait-il donc ? La porte d'entrée, jamais fermée à clé, qu'il suffisait d'ouvrir en tournant le loquet, était maintenant verrouillée et la barre de fer posée. Et puis, le téléphone sonnait souvent dans le vestibule. Par moments, en tendant l'oreille, nous arrivions à saisir des bribes de conversation des adultes : cuvette, sang, égorgé.

Plus tard, lorsque je fus en âge de comprendre, on m'avait expliqué longuement la tragédie : Des familles d'israélites avaient été égorgées par des émeutiers arabes. Le gouvernement français n'avait rien fait pour arrêter le massacre. J'avais été particulièrement frappée par l'assassinat de toute une famille amie, à l'exception d'un enfant de onze ans, caché par son père dans le grenier de leur maison. Tapi dans les combles, il assista à la tuerie, hébété sans pousser un cri.

Je préfère quitter ce drame pour vous parler de la légende de mon arrière grand-père Salomon ADIDA, qui avait quitté seul, en 1852, à l'âge de 15 ans, sa ville de Tétouan, pour s'installer à Constantine. Après avoir vendu des lacets sur le marché, il avait ouvert un bazar qui avait prospéré sous son impulsion, pour finir par fonder une banque privée avec Léon le plus instruit de ses fils et qui était juriste. La banque était située au premier étage d'un immeuble rue DESMOYENS et Salomon occupait un grand appartement au second étage. Je me souviens nettement de cet appartement, où logèrent après son décès, et jusqu'au départ d'Algérie, son fils Jacob, sa femme Eugénie et leurs enfants

Cette maison avait un je-ne-sais-quoi d'ensorcelant. Était-ce la configuration des lieux ? Toutes les pièces, à l'exception du salon et de l'office, communiquaient entre elles et donnaient sur une vaste cour intérieure que nous appelions la grande salle à manger. Elle était dallée de larges carreaux de faïence de forme octogonale, dans un camaïeu de bleu. Le plafond était une verrière, ornée d'un lustre en cristal grand comme un parasol déployé.

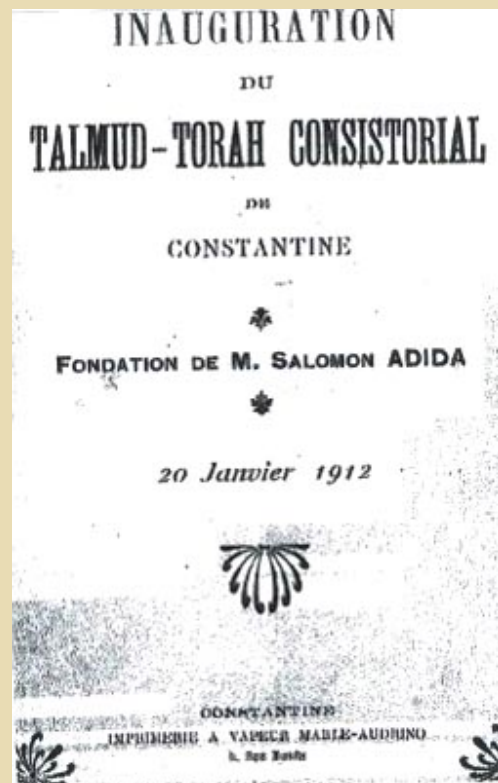
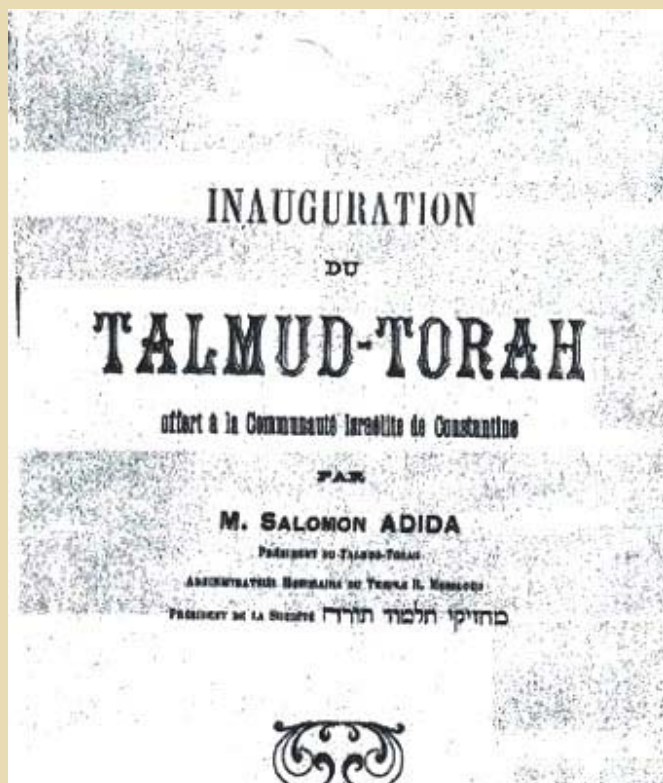


Un Seder dans la grande salle à manger en 1909

Au premier rang, on peut voir ma tante Juliette, enfant, une couronne de fleurs dans les cheveux,. À côté, assise, sa mère Sarah, ma grand-mère paternelle. À ses pieds, un bambin de quatre ans à l'air espiègle, aux cheveux blonds tout bouclés, c'est mon oncle Albert ADIDA. Salomon l'Ancêtre est coiffé d'une calotte brodée, portant moustache et favoris. Au deuxième rang, debout, mon oncle Albert Cohen, le frère de Maman. Il semble avoir dix ans. Il porte fièrement une chemise à jabot. À ses côtés, debout, sa mère Rachel, ma grand-mère maternelle, altière, dans une robe de moire de couleur ivoire, les cheveux noirs comme de l'ébène portés en chignon. À ses côtés, son deuxième mari Maurice GOZLAN, mon grand-père paternel Moïse, ma tante Eugénie, au regard si doux, la belle tante Perle, femme de Léon ADIDA lequel prenait la photographie, et, dépassant tout le monde d'une tête, mon élégant et très bel oncle Jacob.



Une fête de Pourim dans la grande salle à manger de Salomon ADIDA
Le plus petit faisant le Salut militaire est mon papa, Lomond ADIDA



L'inauguration du Talmud Torah

Salomon ADIDA était vénéré, mais aussi craint et respecté par toute la famille et toute la communauté. C'était aussi un mécène. Lors de la séance de la Société du Talmud Tora du 12 Janvier 1910, il annonça qu'il allait réaliser le rêve de sa vie, doter la communauté de Constantine d'une grande école du Talmud Tora, et qu'il allait acheter sous peu de jours, le terrain pour commencer aussitôt la construction d'un immeuble. La pose de la première pierre eut lieu le 9 Avril 1911.

Les travaux furent dirigés par Léon ADIDA, son fils et l'inauguration eut lieu le 20 Janvier 1912.

A ce propos, je voudrais vous citer Narcisse Leuven, président de l'Alliance Israelite Universelle. Il s'agit d'un extrait d'un document retrouvé au centre de documentation juive à Jérusalem :

"Depuis l'inauguration, le 20 janvier 1912 du Talmud Tora, construit grâce aux libéralités de M. Salomon ADIDA et cédé par lui à la Cultuelle israélite de Constantine, le chef-lieu du département possède un établissement d'instruction religieuse modèle, où plus de 900 élèves reçoivent la nourriture spirituelle dans des conditions d'hygiène et de confort tout particulier."

Mais j'ai souffert d'avoir été élevée par deux femmes, l'une ma grand-mère maternelle, esclave de ses principes, l'autre ma mère, abîmée dans son deuil et que rien n'avait pu soustraire à son chagrin pendant sept ans.

En 1933, elle écrivait cette lettre à sa sœur Laetitia :

Chère,

La fraîcheur du site, des amies, une longue promenade, un de ces mille riens qui font les vacances et tu auras oublié mon caprice, car c'est bien un caprice de t'écrire aujourd'hui sans fard, de vider ma coupe que l'amertume de la vie emplit goutte-à-goutte.

Ne regrettez pas d'être parties. Je ne souhaite pas de compagnie. Dans le silence, on n'a pas de pudeur de ses sentiments. Les murs ni les images ne vous font de vaines leçons de morale. On étale sa rancœur sans assombrir personne. Je n'espère plus rien. Le chagrin s'est incrusté en moi. Quand bien même le temps devrait l'effacer, c'est moi que je ne retrouve plus vivante.

Rien ne me fait impression. Ma fille même ne m'apporte aucune émotion. Je dois l'aimer pourtant puisque sa santé me tourmente. Elle est pâle et amaigrie, son rire est sans éclat, sans fraîcheur et ne fait pas regretter l'enfance.

Demain, j'écirai à Maman une lettre raisonnable. Vois-tu, je sais encore faire des nuances. Elles sont un indice de raison. En retour, ne me gronde pas. Je suis ce que je suis. Le mal est sans remède, puisque je suis même dans la foule condamnée à vivre en face de mes pensées.

Votre Méry.

Maman mit longtemps à réintégrer le monde des vivants. Bien, des années plus tard, elle eut de multiples activités sociales. Médaillée du "Mérite National", pour s'être occupée activement de la Croix-Rouge, de la Goutte de Lait, du Comité pour la lutte contre la tuberculose, elle était aussi présidente des parents d'élèves du lycée Laveran.

Vous comprendrez aisément pourquoi, le trait le plus marquant de mon caractère a été un manque total de confiance en moi, d'où une incapacité à faire un choix, à m'affirmer. De nombreuses raisons sont à l'origine de cette faiblesse.

La première, sans doute, est que j'ai toujours vécu dans l'ombre de ma mère, même adulte, et que je n'ai jamais pu couper le cordon ombilical. Je vais à nouveau citer un passage de mon livre : "Nous vivions, elle et moi dans une sorte de symbiose. Je fus modelée par elle. Je vivais à travers elle, comme elle vivra plus tard à travers moi. "

La deuxième raison de ce manque de confiance en moi, est que la maladie m'a frappée très jeune. J'ai fait, à l'âge de 7 ans, une chorée, maladie génétique, qui avait déclenché en moi des tics nerveux irrépressibles. Cette maladie m'avait interdit une scolarité normale. De plus, je vivais dans le sillage de ma cousine Annie dont tout l'entourage familial ne cessait de vanter la beauté, l'intelligence et la brillance.

Et puis, il y eut le 15 novembre 1941. Ce jour-là, comme la plupart des élèves juifs, et par la grâce de Monsieur Pierre Laval, je fus renvoyée du lycée. J'ai vécu ce renvoi dans la honte. Je ne pouvais comprendre que mes ancêtres, y compris ma mère, qui s'étaient entièrement identifiés à la France, à sa culture et à son histoire, fussent rejetés de la communauté nationale, du seul fait d'être Juifs. Mes grands-parents venaient d'Espagne et s'étaient faits naturalisés Français à titre individuel.

Ministère
de la Justice

Direction
des Affaires civiles
et du Secours.

Bureau
du Secours.

no 8970 x 97

REPUBLIQUE FRANÇAISE.

LIBERTÉ. — ÉGALITÉ. — FRATERNITÉ.

Le Président de la République Française,
Sur le Rapport du Garde des Sceaux, Ministre
de la Justice,

Décide :

Article premier.

Est naturalisé Français, par application du
Sénatus-Consulte du 11 juillet 1865.

Adida, Salomon, négociant, né
en 1838, à Lituan (Maroc)
Dent à Constantine,

Art. 2.

Le Garde des Sceaux, Ministre de la Justice, est
chargé de l'exécution du présent décret.

Fait à Paris, le Six novembre
mil huit cent quatre-vingt-dix-sept

Signé : Félix Faure.

Le Garde des Sceaux, Ministre de la Justice,

Signé : J. Doulan
Pour ampliation :

Le Conseiller d'Etat,

Directeur des Affaires civiles et du Secours.

J. Doulan

